

RUTA SEPETYS

SI

Ne fais confiance à personne.

JE DOIS

Ne parle à personne.

TE

Les espions sont partout.

Trahir



SI
JE DOIS
TE
trahir

RUTA SEPETYS

SI
JE DOIS
TE

Trahie

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Faustina Fiore*

GALLIMARD JEUNESSE

Ceci est une œuvre de fiction.

À l'exception des personnalités, éléments et références historiques figurant dans ce roman, les noms, personnages, lieux et événements décrits sont le produit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé ne serait que pure coïncidence.

Crédits photographiques : © Luc [Delahaye](#), p. 7 ; [Reuters/Radu Sigheti](#), p. 342 ; [Getty Images/Régis Bossu](#), p. 343 ; [National Archives / Jack E. Kightlinger](#), p. 344 en haut ; [Online Communism Photo Collection](#), photo #BA421, p. 344 en bas ; [Fototeca online a comunismului romanesc](#), p. 345 ; collection de l'auteur, p. [346](#) et [347](#) en bas ; Deposit Photos, p. [347](#) en haut ; Scott Edelman/Wikimedia Commons, p. [348](#) ; Anca Munteanu/Wikimedia Creative Commons, p. [349](#) en haut ; Daria Raducanu/Wikimedia Creative Commons, p. [349](#) en bas ; [Fortepan/Urbán Tamás](#)/Wikimedia Commons, p. [350](#) et [351](#)

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *I Must Betray You*

Édition originale publiée aux États-Unis en 2022 par Philomel Books,
Penguin Random House LLC

© Ruta Sepetys, 2022, pour le texte

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023, pour la traduction française



© Luc Delahaye

En mémoire des courageux étudiants roumains
21 décembre 1989

L'Europe en 1989

Océan Atlantique





SUÈDE

FINLANDE

Helsinki *

Stockholm *

* Moscou

**UNION DES RÉPUBLIQUES
SOCIALISTES SOVIÉTIQUES**

*Mer
Baltique*

Varsovie *

POLOGNE

• Cracovie

TCHOSLOVAQUIE

Vienne *

Budapest

HONGRIE

ROUMANIE

TRANSYLVANIE

• Timsoara

Bucarest *

YUGOSLAVIE

• Belgrade

ALBANIE

Tirana *

BULGARIE

• Sofia

GRÈCE

*Mer
Égée*

Istanbul

* Ankara
TURQUIE

• Izmir

Athènes

Mer Noire

SYRIE



Sous le cadre doré

Sub rama poleită

Ils vivaient dans le noir.

N'étaient plus que des ombres.

Les mains profondément enfoncées dans les poches, pour cacher leurs poings serrés sur leurs doigts gelés.

Ils évitaient de croiser les yeux des autres. En regardant la peur en face, ils auraient risqué de s'y trouver prisonniers. Et pourtant, des yeux invisibles étaient toujours rivés sur eux. Même dans l'obscurité la plus totale.

On les observait.

Constamment.

«Le perpétuel sentiment de surveillance en Roumanie.»

C'est ainsi que ça a été décrit. Le fardeau d'une tempête secrète.

Ce n'est pas une formule apprise par cœur.

Dans la capitale, à Bucarest, vivait un lycéen, un jeune homme. Il a tout consigné.

Et a craint ensuite d'avoir commis une erreur.

À propos d'erreurs: certains s'imaginent que le personnage le plus effrayant associé à la Roumanie est Dracula. Quand ils connaîtront la vérité, celle-ci les hantera-t-elle?

Dracula est un personnage de fiction, sans lien réel avec l'histoire roumaine. Cependant, un monstre véritable, assoiffé de sang, a bel et bien vécu dans un château en Roumanie. Il a passé

vingt-quatre ans dans sa tour. Et contrairement à Dracula, qui choisissait ses victimes, cet autre monstre a décidé d'exercer sa cruauté et sa malveillance... sur tout le monde.

En refusant à son peuple nourriture, électricité, vérité, liberté.

Les habitants de la Roumanie étaient stoïques et résistants, mais ils ont souffert sous le joug d'une tyrannie terrifiante.

Combien, me demanderez-vous ?

Vingt-trois millions de personnes.

Des noms, des histoires presque toutes inconnues. Jusqu'à ce que...

Un coffret en métal. Trouvé à côté d'une tombe. Avec un manuscrit à l'intérieur.

Voici l'histoire telle que l'a racontée ce garçon.

Din biroul lui
Cristian Florescu

Ciornă

BUCAREST, ROUMANIE
1989

1

Unu

La peur arriva à dix-sept heures, un vendredi gris d'octobre. Si j'avais su, j'aurais fui. Tenté de me cacher. Mais je ne savais pas.

Dans la faible lumière du couloir de mon lycée, je distinguai mon meilleur ami, Luca. Il avançait vers moi, passant sous l'affiche qui nous hurlait, du haut du mur en béton :

*Hommes nouveaux de la Roumanie :
Vive le communisme, l'avenir radieux de l'humanité!*

Mais à ce moment-là, mon esprit était loin de la politique. Ma préoccupation était bien plus immédiate.

Les cours finissaient à dix-neuf heures. Si je sortais au bon moment, je marcherais à côté d'elle. La fille discrète, aux yeux cachés par sa frange. Cela ressemblerait à une coïncidence, pas à un acte délibéré.

La silhouette grande et dégingandée de Luca arriva à ma hauteur.

– C'est officiel : j'ai si faim que mon estomac est en train de s'autodévorer.

– Tiens, dis-je en lui tendant un petit sachet de graines de tournesol.

– Merci. Tu es au courant ? La bibliothécaire prétend que tu as une mauvaise influence sur les autres.

Je ris. C'était peut-être vrai. Les enseignants jugeaient souvent Luca « agréable », alors qu'ils me trouvaient cynique. Dans une bagarre, j'étais du genre à balancer des coups de poing ; lui, du genre à s'interposer. Il y avait une sorte d'enthousiasme chez lui, tandis que je préférais observer les choses à bonne distance.

Nous fîmes une pause pour que Luca puisse parler à un groupe de filles bruyantes. J'attendis avec impatience.

– *Hei*, Cristian, jolie coiffure ! se moqua l'une d'elles. Tu t'es coupé les cheveux avec un couteau de cuisine ?

– Oui. Les yeux bandés.

J'adressai un salut de la tête à Luca et poursuivis seul mon chemin.

– Élève Florescu !

La voix du camarade directeur. Il s'attardait dans le hall en bavardant avec un collègue, dans une attitude qui se voulait décontractée.

Personne n'était jamais décontracté.

En classe, nous étions toujours assis droits comme des piquets. Le camarade professeur vociférait face à une quarantaine d'élèves. Nous l'écoutions, parfaitement immobiles, paupières mi-closes sous la lumière poisseuse. Le registre nous notait « présents », mais nous étions souvent absents de nous-mêmes.

Au *liceu*, Luca et moi portions une veste et un pantalon bleu marine avec une cravate, comme tous les garçons. Les filles avaient un tablier du même bleu marine et un bandeau blanc dans les cheveux. L'insigne de notre établissement était brodé sur notre

uniforme. Mais en automne et en hiver, nos tenues officielles disparaissaient sous des manteaux, des écharpes tricotées et des gants, indispensables pour combattre le froid féroce du bâtiment non chauffé.

Les lieux étaient gelés et sombres, nos mains engourdis. Difficile de prendre des notes quand on ne sent pas ses doigts. Difficile de se concentrer pendant une coupure d'électricité.

Le directeur se racla la gorge.

– Élève Florescu, répéta-t-il, allez au secrétariat. Votre père vous a laissé un message.

Mon père ? Mon père ne venait jamais au lycée. Je le voyais rarement. Il travaillait six jours par semaine, douze heures d'affilée, dans une usine de meubles. Un nœud d'angoisse se forma dans mon ventre.

– Oui, camarade directeur.

Je me dirigeai vers le secrétariat, comme on me l'avait ordonné.

Des étrangers auraient-ils pu comprendre cela ? En Roumanie, nous faisons ce qu'on nous imposait.

Et on nous imposait beaucoup de choses.

On nous disait que, sous le régime communiste, nous étions tous frères et sœurs. Nous devions nous appeler « camarades » pour faire comme si nous étions tous égaux, sans distinction de classe sociale. Et les bons frères et sœurs du régime suivaient les règles.

Je faisais semblant de suivre les règles. Je cachais certaines choses, comme ma passion pour la poésie ou la philosophie. Je mentais, aussi. Je prétendais perdre mes peignes, parce que je préférais mes cheveux hérissés. Quand des filles me regardaient, je feignais de ne pas m'en apercevoir. Et surtout, j'apprenais l'anglais par engagement envers mon pays, affirmais-je.

« Les mots sont des armes. Je serai capable de combattre nos ennemis américains et anglais avec des mots, et pas seulement avec des fusils. » Voilà ce que je disais.

Nos cours de maniement des armes s'intitulaient « Préparation de la jeunesse à la défense du pays ». Nous commençons à quatorze ans. Était-ce tard ou tôt, comparé aux autres pays ? Je me rappelle avoir noté cette question dans mon carnet.

En réalité, mon désir de parler anglais n'avait rien à voir avec un quelconque combat contre nos ennemis. Et puis, combien d'ennemis avions-nous, au juste ? Je l'ignorais. Mais il y avait plein de filles intelligentes et sérieuses dans les cours d'anglais. Des filles que je faisais mine de ne pas voir. Par ailleurs, en apprenant cette langue, j'espérais mieux comprendre les paroles des chansons que j'écoutais illégalement à la radio sur Voice of America.

Oui, illégalement. Tant de choses étaient illégales en Roumanie, y compris mes pensées et mon carnet. Mais j'étais convaincu de réussir à tout cacher. La morosité pesait sur le pays telle une couverture épaisse et lourde. Idéale pour étouffer certaines choses, n'est-ce pas ?

Je poursuivis mon chemin dans le couloir obscur vers le secrétariat.

J'étais un imbécile.

Mais je l'ignorais encore.

2

Doi

J'entrai dans l'aile administrative du lycée. La vieille et frêle secrétaire me jeta un coup d'œil et baissa aussitôt les yeux. Surtout, ne pas croiser mon regard. Elle tendit un doigt ridé vers la porte du directeur.

Mon ventre se noua encore plus.

Un clapier sans fenêtre. Plafond jauni par la fumée. Odeur âcre et tenace de papier peint moisi. Au-dessus de la table ordinaire du directeur, un portrait dans un cadre doré. Des portraits identiques ornaient toute la Roumanie : les salles de classe, les gares, les magasins, les hôpitaux, et même les couvertures des livres.

Lui.

Nicolae Ceaușescu.

Notre Conducător bien-aimé. Notre héros. Un franc-tireur, chef du grand Parti communiste de Roumanie... et vampire suçant le sang de millions de personnes. Une métaphore illégale ? Absolument.

Ce nouveau portrait montrait notre héros avec des joues roses et d'épais cheveux bruns ondulés. Lui et son épouse Elena, la « mère de la nation », dirigeaient le pays depuis vingt-quatre ans. Mais je ne m'attardai pas sur cette photo qui présentait notre

Conducător bien plus jeune qu'il ne l'était désormais. Mes yeux allèrent droit à l'inconnu installé juste en dessous.

La trentaine. Un sourcil long et unique. Plus de crâne dégarni que de cheveux. Des mains comme des raquettes de tennis, et des épaules bien plus larges que la chaise qu'il occupait.

– Ferme la porte.

Je poussai le battant de bois, mais ne m'assis pas. On ne m'en avait pas donné l'ordre.

Le type feuilletait un dossier. Une photographie agrafée au bord supérieur de la couverture représentait un jeune homme aux cheveux ébouriffés et aux yeux pâles. C'est à ce moment-là que mon monde s'écroula.

Celui qui se trouvait à un mètre de moi n'était pas seulement un homme baraqué avec un monosourcil et des mains énormes.

Non.

C'était un bourreau. Un cavalier noir. Un espion. Il s'agissait d'un agent de la Securitate : la terrible police secrète roumaine. Et il tenait un dossier avec ma photo.

« Il paraît qu'il y a un agent pour cinquante Roumains, m'avait un jour averti Cici, ma sœur. Il y a vingt-trois millions d'habitants en Roumanie. Fais le calcul. Les agents de la Securitate sont partout. »

On les surnommait parfois « les garçons aux yeux bleus ». On les repérait aisément. En Roumanie, si on appartenait à une famille assez fortunée pour pouvoir acheter une voiture et qu'on était assez persévérant pour patienter cinq ans jusqu'à ce qu'un véhicule soit disponible, on savait ce qu'on allait recevoir. Il n'existait qu'un seul modèle : la Dacia, déclinée en quelques couleurs, blanc, bleu ou vert. La police secrète, elle, conduisait des Dacia noires. Un jeune voisin à nous avait une Dacia noire. Je l'observais parfois depuis notre balcon. Il m'intriguait.

L'homme en face de moi conduisait une Dacia noire. J'en avais la certitude. Mais il ne m'intriguait pas.

Il me terrifiait.

L'agent se balançait en arrière, soumettant la chaise métallique à rude épreuve. Ses yeux me transperçaient, perforaient silencieusement mon âme, rompaient le mur de ma confiance. Il attendit, longtemps, afin que la peur s'engouffre par ces failles.

Soudain, il se pencha vers moi. Les deux pieds avant de la chaise retombèrent bruyamment contre le sol. Il s'inclina au-dessus du bureau, soufflant la nicotine aigre accumulée sur sa langue jaunâtre. Ses paroles me hantent encore aujourd'hui.

– Tu es Cristian Florescu, déclara-t-il. Et je sais ce que tu as fait.

3

Trei

Il savait ce que j'avais fait.

Qu'avais-je fait ?

À vrai dire, la plupart des Roumains transgressaient les règles à un moment ou un autre. Il y avait tant de règles. Et tant de gens prêts à vous dénoncer.

Un auteur de chansons écrivait quelques couplets critiques sur la vie en Roumanie ? Il était enfermé dans un asile de fous.

Un étudiant était découvert en possession d'une machine à écrire non déclarée ? Il se retrouvait en prison.

Se plaindre à voix haute suffisait à se faire arrêter et accuser d'être un « agitateur politique ». Mais je ne m'étais jamais plaint. Je faisais la plupart des choses en toute discrétion. Secrètement. Qu'avait donc pu découvrir cet agent ?

Que j'avais fabriqué une antenne de radio ? Que j'avais inventé des plaisanteries ? Que je possédais des extraits d'un guide de voyage ?

J'achetais en contrebande toutes sortes d'ouvrages en langue anglaise à un trafiquant du quartier surnommé Étoile-de-mer. Lire en anglais améliorerait mon vocabulaire. Mon dernier achat en date consistait en quelques feuilles arrachées à un guide de voyage imprimé au Royaume-Uni. Les guides et cartes venant de

l'étranger étaient souvent confisqués aux visiteurs. En déchiffrant ces pages, j'avais appris pourquoi.

*Nicolae Ceaușescu. Tyran impitoyable. Mégalomane.
Maintient l'ensemble du pays sous surveillance.*

Ou encore :

Le pays du bloc de l'Est où la population souffre le plus.

Et aussi :

*Les Roumains sont intelligents, charmants et accueillants,
mais il leur est interdit d'entrer en contact avec des étrangers.
Imaginez un asile où ce sont les fous qui commandent, et où les
travailleurs sont punis d'être sains d'esprit. Un conseil : évitez
la Roumanie et visitez plutôt la Hongrie ou la Bulgarie, où
les conditions de vie sont plus clémentes.*

Ces phrases sur la surveillance généralisée étaient vraies. Chacun constituait une cible potentielle. La mère de la nation, Elena Ceaușescu, avait même décrété que les balcons des appartements devaient rester visibles en permanence. Le Parti communiste avait le droit de tout voir, tout le temps. Tout appartenait au Parti. Et le Parti appartenait aux Ceaușescu.

« Ils ont de la chance. Ils ne sont pas obligés de vivre dans un bloc de béton, avais-je raillé un jour.

– Chut ! Ne dis jamais ça à voix haute ! » avait glapi ma mère. Je ne l'avais jamais répété, mais je l'avais noté dans mon carnet. Mon carnet ! Et si c'était ça, le problème ?

L'agent me fit signe de m'asseoir. Je m'assis.

– Sais-tu pourquoi tu es ici ?

– Non, camarade lieutenant.

– Camarade major.

Je déglutis.

– Non, camarade major. Je ne sais pas pourquoi je suis ici.

– Alors laisse-moi t'éclairer. Tu possèdes une collection de timbres impressionnante. Tu as vendu un timbre roumain historique. La transaction a été effectuée avec un étranger, et tu as accepté une devise étrangère. Tu es donc coupable de trafic illégal, et tu seras poursuivi en justice.

Un frisson parcourut ma nuque. Mon cerveau entra en ébullition.

Le vieux timbre.

Le dollar américain.

Ça s'était passé deux mois plus tôt. Depuis combien de temps étaient-ils au courant ?

– Je n'ai pas vendu le timbre, me défendis-je. Je le lui ai offert. Je n'ai trouvé le...

Je m'interrompis. En Roumanie, il était illégal de prononcer le mot « dollar ».

– Je n'ai trouvé le... billet de banque... que quelques jours plus tard, quand j'ai rouvert l'album. Il a dû le glisser dedans sans que je m'en aperçoive.

– Pour commencer, comment es-tu entré en contact avec un adolescent américain ? Les contacts avec des étrangers sont illégaux. Tu dois faire un rapport chaque fois que tu as une interaction de ce genre. Tu le sais.

– Oui, camarade major. Mais ma mère fait le ménage chez des diplomates américains. Ça figure sur son dossier officiel.

Mais certaines choses ne l'étaient pas, officielles. Du moins l'avais-je cru. J'avais rencontré le fils d'un de ces diplomates pendant que j'attendais ma mère. Nous avions sympathisé. Par la suite, nous avons échangé des timbres. Nous avons discuté. J'avais jeté un coup d'œil à son journal intime, et cela m'avait incité à en entamer un, moi aussi.

– Ta mère fait le ménage chez des diplomates américains. Comment a-t-elle obtenu ce poste ?

– Je... Par une amie, je crois ? (Je ne me souvenais vraiment pas.) J'ai rencontré le garçon pendant que j'attendais ma mère. Je vais souvent la chercher pour rentrer à la maison avec elle. Ma mère y voit mal, dans le noir. Ça l'effraie.

– Tu es en train de dire que tu as effectué une transaction illégale avec un adolescent américain parce que ta mère a peur du noir ? Le handicap de ta mère n'a aucun rapport avec ton crime. Mais la punition s'abattra sur toute ta famille.

Un crime ? Toute ma famille ?

Mais je n'avais même pas accepté ce dollar. Il était... apparu.

Comment cet homme était-il au courant, d'ailleurs ?

Les supplications maintes fois répétées de ma mère et de ma sœur résonnaient dans mon esprit.

« Ne dis jamais rien. À personne. »

« Rappelle-toi, Cristian, on ne sait jamais qui écoute. »

« Je t'en prie, n'attire pas l'attention sur notre famille. »

Mes yeux étaient rivés sur l'agent face à moi. Une sueur glacée me couvrait les paumes. J'avais du mal à respirer. En Roumanie, la Securitate avait encore plus de pouvoir que l'armée. Cet homme pouvait nous détruire. Il pouvait placer toute notre famille sous surveillance. Il pouvait anéantir mes espoirs d'aller à l'université. Il pouvait faire renvoyer mes parents. Ou pire.

L'agent se pencha en avant et posa ses énormes mains sur le bureau.

– Je vois que tu as pris conscience de la gravité de la situation. Il paraît que tu es un bon élève, talentueux et très observateur. Je me sens magnanime, aujourd'hui.

Il se contentait d'un avertissement ! Je poussai un grand soupir de soulagement.

– *Mulțumesc*. Je...

– Tu me remercies déjà ? Tu n'as pas encore entendu ma proposition. Elle est simple et, comme je l'ai dit, très magnanime. Tu continueras à aller chercher ta mère et à la raccompagner à la maison. Tu continueras à fréquenter le fils du diplomate américain. Et tu me feras un rapport détaillé sur la demeure et la famille de ce diplomate.

Ce n'était pas une proposition. C'était un ordre, qui contrevenait à tous les principes de la morale. Je deviendrais un traître, un *turnător*, fournissant des informations secrètes sur la vie privée d'autres gens. Je ne pourrais jamais en parler à ma famille. Je vivrais dans un mensonge perpétuel. Je devais refuser.

Toutefois, si je refusais, ma famille en souffrirait. J'en étais certain.

Et c'est alors, brisant le silence, que l'agent avança son dernier pion :

– Au fait, comment va ton grand-père ?

Șahmat. Échec et mat. La simple mention de mon grand-père me terrassa.

Cet homme était au courant. Bunu était un phare, plein de sagesse et de philosophie. Bunu connaissait mon goût pour la poésie et la littérature. Il m'y encourageait. Discrètement.

« En nous faisant croire que nous n'avons aucun pouvoir, ils

nous empêchent de l'utiliser, disait-il. Mais les mots, les belles phrases en ont un, Cristian. Explore ce pouvoir dans ton esprit.»

La collection de timbres constituait le trésor de Bunu. C'était notre projet secret depuis des années.

Nous avions d'autres secrets. Comme la leucémie de Bunu. Elle avait fondu sur nous si brusquement.

«N'en parle à personne», suppliait ma mère, continuellement inquiète.

À quoi bon ? N'importe qui pouvait remarquer que cet homme fort et énergique était devenu soudain vieux et fragile, susceptible de se casser un poignet en soulevant une poêle à frire.

Mains-de-raquettes s'éclaircit la voix :

– C'est une proposition généreuse. Nous travaillerons ensemble. Tu me donneras des informations, et je te donnerai des médicaments pour ton grand-père. Il ne souffrira pas.

C'est ainsi que tout a commencé.

J'étais Cristian Florescu. Nom de code : OSCAR.

Un informateur de dix-sept ans.

Un espion.

Rapport officiel du recrutement d'OSCAR

Ministre de l'Intérieur
Département de la Sécurité de l'État
Division III, service 330

Top secret
[15 oct. 1989]

Afin d'organiser la surveillance du diplomate américain Nicholas Van Dorn (nom de code: VAIDA), la source FRITZI nous a indiqué Cristian Florescu (17 ans), élève au lycée MF3. La mère de Florescu travaille en tant que femme de ménage chez les Van Dorn et a accès à la famille. Florescu nous a été décrit comme un garçon intelligent, discret, observateur, avec de grandes facilités pour la langue anglaise. Il a également accès à la famille Van Dorn et à son logement. Florescu a été contacté au lycée, et recruté grâce au prétexte d'une vente illégale de timbres. Bien que méfiant, il a fini par accepter de fournir des informations lorsqu'on lui a promis des médicaments pour son grand-père. Les missions d'OSCAR seront les suivantes:

- interagir avec le fils de VAIDA, Dan (16 ans)
- déterminer les emplois du temps de la famille Van Dorn
- lister les personnes qui fréquentent les lieux
- fournir un plan détaillé du logement
- sonder le sentiment général des Van Dorn vis-à-vis de la Roumanie.

4

Patru

La culpabilité marche à quatre pattes.
Elle rampe, elle vous enveloppe, elle s'agrippe à vous.
Elle appuie ses pouces sur votre gorge.

Et puis elle attend.

En sortant du lycée, j'étais content d'avoir deux kilomètres à parcourir à pied avant d'arriver à mon appartement, ce qui me laissait un peu de répit. Mais à chaque pas, ma culpabilité et ma crainte se transformaient en rage.

Quel genre d'être humain faut-il être pour s'en prendre à un adolescent et utiliser un grand-père malade comme chantage ? Pourquoi n'avais-je pas refusé ? Pourquoi ne l'avais-je pas envoyé au diable avec sa Dacia noire ? Pourquoi avais-je cédé si vite ?

L'agent de la Securitate possédait un dossier sur moi. Qui lui avait fourni ces informations ? Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, scrutant la pénombre. Me suivait-on ?

Je ne connaissais pas encore la vérité : nous étions nombreux à être suivis.

Le ciel nocturne et nuageux me recouvrait, noir, dépourvu de lumière. De grands bâtiments couleur cendre s'élevaient de part et d'autre de la rue, m'écrasant de leur hauteur. Vivre à Bucarest revenait à vivre dans une photo en noir et blanc. Une existence

dans un monochrome froid. On savait que la couleur existait, quelque part, loin de la palette de ciment et de charbon de la ville, mais il était impossible d'y accéder, de s'extirper du gris. Même ma culpabilité avait un goût grisâtre, comme si j'avais avalé une cuillerée de suie.

Peut-être la situation n'était-elle pas si dramatique ? Je n'étais censé espionner qu'une famille américaine, et non des compatriotes. Les romans policiers roumains représentaient les agents de la Securitate comme des héros luttant contre les forces maléfiques de l'Ouest. Mais si ces histoires disaient vrai... alors les agents seraient prévisibles. Je pouvais peut-être jouer au plus fin avec eux.

Oui, c'est réellement ce qui me vint à l'esprit. Je pouvais gagner contre la Securitate.

Cependant, comment supporterais-je ma culpabilité ? Elle ne s'estomperait pas d'un jour à l'autre. Ma famille allait se douter que quelque chose n'allait pas.

Je pouvais aisément tromper mes parents. Mon père était constamment absent, toujours au travail. Ces dernières années, je le voyais plus comme une ombre que comme un homme. Mamă, sans cesse distraite, passait son temps à s'inquiéter et à faire des listes. Je la soupçonnais même de dresser la liste des raisons de s'inquiéter. Mais je n'arriverais pas à tromper Bunu. Et encore moins ma grande sœur, Cici.

J'inventai donc un problème d'examens.

Les examens d'entrée à l'université étaient très compétitifs. Trente élèves devaient s'affronter pour les quatre places dans l'enseignement. Soixante-dix élèves pour une seule place en médecine.

« Philosophie, me conseillait Bunu. La nourriture de l'âme.

Demande une place en philosophie. Vois-tu, le communisme est un état d'esprit. L'État contrôle la quantité de nourriture que nous ingurgitons, notre électricité, nos transports, nos informations. Mais avec la philosophie, on contrôle son propre esprit. Et si notre paysage intérieur n'attendait que nous pour être bâti ou décoré ? »

Bunu lançait souvent des « et si » passionnés. J'y réfléchissais ensuite dans mon carnet. Comment pouvions-nous être assez créatifs pour décorer quoi que ce soit ? Si l'Ouest était une trousse de crayons multicolores, ma vie n'était qu'un ensemble de mines de plomb ternes.

Ma famille savait que je désirais m'inscrire à l'université. J'allais prétendre que les places disponibles en philosophie avaient été divisées par deux, et que ma mauvaise humeur venait de là. Cici lèverait les yeux au ciel et me dirait : « Tu prends tout ça trop à cœur, Cristi. Il y a plein de Roumains qui ont des diplômes mais qui n'en font rien du tout, tu sais. Et être considéré comme un intellectuel peut être dangereux. Tu ferais mieux de laisser tomber. »

Oui, mon prétexte devrait faire l'affaire. Je prendrais une mine soucieuse et expliquerais que je devais étudier pour les examens. On ne me poserait pas de questions.

Quoi que... Bunu posait toujours des questions.

Et s'il devinait tout ? Il ne comprendrait jamais comment j'avais pu devenir un informateur. Un traître. J'étais pire que le cancer qui le dévorait.

C'est alors que j'entendis des pas.

C'était la réponse à ma question. Oui, j'étais suivi.

5

Cinci

Je pris une profonde inspiration et tendis l'oreille avant de couler un regard derrière moi. Une silhouette sombre s'avançait. Une fille. Avec un grand bâton coincé sous le bras. Une voix douce émergea de l'ombre et me salua :

– *Bună.*

– *Bună*, répondis-je.

Elle arriva à ma hauteur et se mit à marcher à mon côté.

Mon cœur battit plus vite.

Liliana Pavel. La fille aux yeux cachés par sa frange. La fille que j'avais essayé de rejoindre « par hasard » après les cours. J'avais tout bien planifié, avec précision, mais mon programme était tombé à l'eau à cause de ma convocation par Mains-de-raquettes.

Liliana habitait dans le même immeuble que Luca, et elle apprenait l'anglais, comme moi. Elle était réservée, intelligente, mystérieuse sous ses mèches brunes, avec un vif sens de l'humour. Quand mes réponses étaient porteuses d'une ironie que le camarade professeur ne détectait pas, Liliana s'en apercevait toujours. Ses efforts pour dissimuler son sourire le prouvaient.

La plupart des élèves se regroupaient en bande, mais Liliana

s'isolait souvent dans un coin pour lire. Ses classeurs étaient décorés de fleurs ou de signes du zodiaque dessinés à la main. Parfois, à la façon dont elle me regardait, j'avais l'impression qu'elle pouvait lire dans mes pensées. Et ça me plaisait.

Nous résidions dans la même rue, face à face, au bout d'une impasse. Le père de Liliana était gérant d'un magasin d'alimentation ; un métier extrêmement convoité, dans une ville où la plupart des gens souffraient de la faim.

Contrairement à d'autres filles qui parlaient à tort et à travers, Liliana n'adressait pas la parole à n'importe qui. Deux ans plus tôt, alors que je me tenais au milieu d'un groupe dans la rue, elle s'était approchée de moi sans prévenir et m'avait offert un morceau de Gumela. «Tiens, c'est pour toi.»

Mes copains s'étaient mis à ricaner. J'étais secrètement enchanté, mais je ne voulais pas que les autres le sachent, alors j'avais haussé les épaules : «Ce truc se transforme en sciure dans la bouche.»

Quel imbécile j'étais, alors ! Je me rappelais encore son expression abattue. Il lui avait fallu deux ans pour m'aborder à nouveau. Devais-je m'excuser pour l'histoire du chewing-gum ? Non, elle avait sans doute oublié.

Nous marchâmes en silence, dans l'obscurité ponctuée par les coups que frappait le bâton de Liliana contre le sol. Elle le tendit soudain vers un réverbère :

– Comment appelle-t-on ça en anglais ?

— *Streetlight*, répondis-je. Mais je crois que dans les autres pays, ils fonctionnent.

Elle rit.

Les lampadaires de Bucarest n'étaient jamais allumés. Trop cher. La Roumanie était riche en ressources naturelles, pourtant

cela faisait des années que notre « héros » les exportait afin de rembourser les dettes du pays. L'électricité et la nourriture étaient donc rationnées.

Nous dépassâmes une longue file de personnes qui faisaient la queue devant un magasin d'État. Les gens grelottaient dans le froid, cramponnés à leurs tickets de rationnement, attendant qu'on leur refile des rebuts dont aucun autre pays ne voulait.

« Toute notre viande est pour la Russie, s'était un jour lamenté Luca. Ce n'est pas juste. Il ne nous reste que les patriotes ! » Des pieds de porc ou des pattes de poulet étaient parfois disponibles dans les échoppes. On les surnommait « patriotes », parce que c'étaient les seules parties de ces animaux qui restaient dans le pays. L'humour noir nous soutenait.

Je désignai les clients.

– Ils viennent acheter leur ration quotidienne de délicieux patriotes, hein ?

– Oui, et aussi la Gumela que tu aimes tant, dit Liliana.

Elle me regarda d'un air grave avant d'éclater de rire. Je gloussai également et secouai la tête.

– Désolé. J'étais un vrai crétin.

Elle acquiesça en silence et me sourit.

Je m'efforçai de ne pas la dévisager ouvertement, mais je lui jetai des regards en biais tout en marchant. Son écharpe violette n'avait pas été achetée dans une boutique. L'avait-elle tricotée elle-même ? Devais-je lui poser la question ? Je savais que sous cette écharpe, elle portait son éternel collier, un cordon de cuir brun avec un pendentif en argent au bout. Ses cheveux retombaient en vagues douces juste au-dessus de ses épaules.

Elle observa la file devant le magasin avec une grimace désolée. Ces dernières années, le manque d'électricité ne suffisait plus à

expliquer l'obscurité omniprésente. Elle me paraissait vénéneuse, envahissante. Liliana avait-elle la même impression ?

Elle regarda rapidement autour d'elle et parla à voix basse :

– Mon père dit que Bucarest était autrefois surnommée le «Petit Paris». Il y avait des arbres partout, plein d'oiseaux, et même de l'architecture Belle Époque. Tu te rappelles comment était la ville ?

– Un peu. Mon grand-père possédait une maison. Il m'a raconté que Bucarest était une étape de luxe sur l'itinéraire de l'Orient-Express.

– Vraiment ?

Je hochai la tête.

C'était enfin arrivé. J'étais en train de rentrer à la maison avec Liliana Pavel, et nous bavardions ensemble. Si j'avais pu parler librement, j'aurais ajouté : «Oui, Bunu m'a dit qu'après avoir visité la Corée du Nord, Ceaușescu a décidé de raser la ville pour construire une "Maison du peuple" et des barres d'immeubles en ciment. Notre chef bien-aimé a fait détruire des églises, des écoles, et plus de trente mille maisons particulières, dont celle de mon grand-père. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

Mais je ne pouvais pas parler librement. Nul ne le pouvait.

– Si seulement il y avait davantage d'arbres dans notre quartier, soupira Liliana. Les oiseaux me manquent.

Il ne restait des arbres que dans les parcs ou sur les larges boulevards, où la collectivité pouvait en profiter. Des familles comme nous cinq étaient parquées dans des appartements minuscules, avec une seule chambre. J'examinai les immeubles devant lesquels nous passions. Certains n'étaient même pas achevés : il leur manquait des portes, des ascenseurs, des rambardes dans l'escalier. Des blocs de ciment identiques s'étalaient dans toute la ville, des

marches grises vers le néant. Des murs en béton qui donnaient naissance à des visages en béton.

Mais on ne pouvait pas en parler.

«Tout le monde doit vivre ensemble, tout appartient à la collectivité, tout est partagé par le Parti !», tel était le mantra. Quand Ceaușescu prononçait ces mots, il fendait l'air de ses mains. Les *aplaudacii*, ses admirateurs fidèles, applaudissaient à tout rompre. Ces « adoreurs » frissonnaient-ils quand le vent froid soufflait sur leur cœur vide et leur âme corrompue ? J'avais cherché des mots pour décrire ces hommes, et les avais notés dans mon carnet. Lèche-bottes. Carpettes. Fayots.

Liliana m'agrippa le bras, m'arrachant à mes pensées.

– Cristian ! Oh, non !

6

Şase

Des chiens errants poursuivaient une fillette dans la rue.
– Ne cours pas! criai-je en arrachant le bâton des mains de Liliana.

Trop tard. Un hurlement déchira l'obscurité.

Les animaux sautèrent sur la fille avec des grondements sauvages, gutturaux. Elle se retourna, affolée, serrant ses petits poings pour protéger sa gorge. Des crocs trouvèrent une prise, s'agrippèrent, déchirèrent. Ce bruit résonne encore dans mes oreilles.

Je m'élançai et me dressai devant elle pour barrer la route aux chiens.

– *Culcat!* Couchés! ordonnai-je d'une voix grave, dominatrice en tendant le bâton pour que les chiens mordent dedans.

D'autres passants se précipitèrent, firent cercle autour de la fillette, tapèrent bruyamment des pieds. Effrayés par leur nombre, les chiens finirent par s'éloigner, à la recherche d'une proie plus facile. Une discussion animée s'ensuivit au sujet des animaux.

– Si nous ne les tuons pas, c'est eux qui nous tueront! gémit une femme.

– Ce n'est pas leur faute! les défendit Liliana.

Les chiens errants étaient partout. Mais Liliana avait raison. Ce n'était pas leur faute. Quand les bulldozers avaient rasé la ville,

Si je dois te trahir

de Ruta Sepetys



Bucarest, octobre 1989.

Lycéen, passionné de cinéma américain, Cristian Florescu rêve de devenir écrivain... mais dans la Roumanie de Ceausescu, même le rêve peut être dangereux.

Le jour où il est convoqué par la Securitate, Cristian doit faire un choix impossible : perdre ceux qu'il aime ou travailler pour la police secrète. Devenu informateur, il prend tous les risques pour tenter de changer le régime de l'intérieur.

Quand la radio clandestine annonce la chute imminente des États communistes voisins, le vent de l'espoir souffle pour Cristian...

Mais quel est le prix de la liberté ?

Un thriller historique saisissant, par l'autrice de *Ce qu'ils n'ont pas pu nous prendre* et de *Hôtel Castellana*.

« *Si je dois te trahir* ne décrit pas seulement l'état de la surveillance constante des citoyens entre eux ; il le fait ressentir au lecteur. »

The New York Times Book Review

Cette édition électronique du livre
Si je dois te trahir
de Ruta Sepetys
a été réalisée le 10 mars 2023
par Melissa Luciani et Françoise Pham
pour le compte des [éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-07-517216-5 – Numéro d'édition : 447213).

Code sodis : U45208 – ISBN : 978-2-07-517218-9
Numéro d'édition : 447215

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.